Bulletin Amades

Anthropologie Médicale Appliquée au Développement Et
à la Santé

69 | 2007
69

À croire et à manger, religions et alimentation

Colloque de l'AFSR (Association Française des sciences Sociales des religions) avec l'OCHA (observatoire Cidil des Habitudes Alimentaires) et le CNRS, 6 et 7 février 2006 à Paris

Marie-Laure Cadart

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/amades/401>

DOI : 10.4000/amades.401

ISSN : 2102-5975

Éditeur

Association Amades

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2007

ISSN : 1257-0222

Référence électronique

Marie-Laure Cadart, « À croire et à manger, religions et alimentation », *Bulletin Amades* [En ligne], 69 | 2007, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/amades/401>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

© Tous droits réservés

À croire et à manger, religions et alimentation

Colloque de l'AFSR (Association Française des sciences Sociales des religions) avec l'OCHA (observatoire Cidil des Habitudes Alimentaires) et le CNRS, 6 et 7 février 2006 à Paris

Marie-Laure Cadart

- 1 Si l'alimentation n'a pas fait l'objet d'une étude spécifique par les sciences sociales, on la retrouve partout. Ce colloque a abordé les liens actuels entre alimentation et religions selon quatre axes : les normes, leur évolution et les transgressions dans la modernité ; l'alimentation comme marqueur d'identité religieuse, lien, frontière et mémoire ; la convivialité, les fêtes et les commémorations ; les régulations publiques et politiques passant par la religion. Deux jours d'une grande richesse et d'une grande diversité dont je tente de donner quelques aperçus.

Normes, évolution des normes et transgression en modernité

- 2 Jack Goody retrace les rapports historiques entre alimentation et religion et les rapports étroits entre les aliments et les divinités. Toutes les cérémonies religieuses nécessitent de la nourriture. Il établit le lien entre la révolution de la production agricole de l'âge de bronze, le développement d'une culture très différente entre les riches et les pauvres incluant l'alimentation et l'émergence de religions écrites avec leurs prophètes et leurs croyances. La nourriture est don des dieux mais aussi fruit du travail des hommes. Il cite la prolongation établie dans certaines sociétés stratifiées entre la nourriture des classes sociales et les aliments spécifiques des dieux (ambrosie des dieux de l'Olympe).
- 3 Dominique Fournier (CNRS) raconte l'histoire de la bulle du vendredi saint à Séville. Les rites sont propres à remercier les esprits supérieurs et à s'attirer les bonnes grâces de la terre. Dans la religion catholique, les contraintes du jeûne du carême sont une

mortification du corps pour élever l'âme en sympathie avec les tourments infligés au Christ. L'Eglise se différencie des deux autres religions du Livre par son refus de toute forme d'interdit alimentaire absolu et en tenant compte des coutumes différentes suivant les pays et du contexte. La viande est considérée par les théologiens comme étant liée à la luxure. La semaine sainte à Séville a acquis une juste renommée par la démesure et la complexité de son organisation. Contre toute attente, la consommation de viande y est autorisée par une bulle renouvelée chaque année. La bulle sévillane illustre la prise en compte du contexte : est-elle une transgression absolue ou une dérogation ? Au départ, la bulle était achetée par les riches qui seuls ainsi pouvaient consommer de la viande, puis elle s'est « démocratisée » à ceux qui portaient les instruments et statues des processions (le contexte de fortes dépense physique explique cette autorisation), pour finir par être autorisée pour tous.

- 4 Vincent Gossaert (CNRS) étudie les sens multiples du végétarisme contemporain dans les villes chinoises. Les discours et les pratiques végétariennes occupent dans les sociétés chinoises modernes un rôle important et en pleine mutation. On observe différentes sortes de pratiques : les jeunes rituels de purification concernant certains mets dont la viande (mais aussi l'alcool et les cinq plantes alliées), qui sont pratiqués par les familles de façon régulière, mais non permanente ; la pratique d'un végétarisme permanent dévalorisé, associé à des groupes socialement contestés que sont des mouvements sectaires ; l'essor actuel d'un végétarisme « chic », avec développement de restaurants végétariens « bouddhiques », en rapport avec l'essor de pratiques religieuses liées à une identité bouddhique laïque et à une globalisation du végétarisme où les discours scientifiques des ressources symboliques du végétarisme occidental sont utilisés pour valoriser une pratique qui n'en reste pas moins spécifiquement chinoise. Ces restaurants deviennent des lieux de pratique religieuse par l'alimentation avec réunions et diffusion de livres.
- 5 Au Japon, « on mange avec les dieux » nous dit Jane Cobbi (CNRS). On trouve encore dans beaucoup de maisons à la campagne des autels aux ancêtres et aux divinités qu'il faut régaler avant de toucher soi-même aux aliments, aussi bien dans la vie quotidienne que lors des fêtes. Deux grands courants spirituels coexistent au Japon, le bouddhisme et le shintoïsme qui affectent de façon importante l'alimentation du quotidien et des fêtes. Dans le Shinto, toute la vie est sous l'égide de puissances diffuses qu'il faut craindre et respecter en marquant des cultes religieux envers elles. Il n'existe pas d'interdits alimentaires mais un encouragement à manger certains aliments, par le biais de la métaphore et de la métonymie (les pousses végétales, les œufs, le poisson, la poule sont censés contenir les germes de vie). Le respect de la vie dans le bouddhisme interdit de manger toute chair animale excepté le poisson. Les cérémonies sont réglementées par des rituels minutieux ; les offrandes doivent associer des produits de la mer, des champs et de la montagne. Dès que la cérémonie est terminée, le groupe présent clôt le rite des offrandes en les consommant. On mange des végétaux cultivés mais les animaux doivent être sauvages.

Alimentation comme lien et frontière, identité, mémoire, inter-religieux

- 6 Séverine Mathieu (EPHE) a étudié la cuisine dans les couples mixtes juifs et non-juifs. Dans les couples rencontrés, la culture religieuse prédominante est le judaïsme et la

culture alimentaire devient identifiable dans les couples mixtes non pratiquants. Elle se substitue même à une culture religieuse et devient le symbole d'une identité juive, au cœur d'une mémoire familiale et de la mémoire d'un groupe. À travers des rites recomposés, la cuisine fait ressortir cinq dimensions : retrouver l'enfance, s'inscrire dans une mémoire familiale, faire l'apprentissage de l'autre, se différencier et se distinguer et transmettre un judaïsme sécularisé de mémoire, ces cinq dimensions étant intriquées les unes aux autres. Dans les familles, ce sont les femmes qui ont habituellement en charge la cuisine qui offre une représentation chaleureuse et conviviale d'une communauté disparue. Ce qui compte, c'est la mémoire des corps et des sens, forgée dans une histoire familiale et collective.

- 7 La réflexion menée par Aïda Kanafni-Zahar (CNRS/EPHE) porte sur la rupture entre druzes et chrétiens du Mont Liban, lors de la « guerre de la montagne » en 1983, dans le contexte rural d'une région pourtant historiquement multiconfessionnelle. Elle place « le partage du pain et du sel » comme paradigme des traditions arabes et méditerranéennes d'alliance, du droit d'asile et de protection structurant la règle de l'hospitalité et observée par les Libanais. L'acte de manger ensemble forge un pacte entre deux personnes, entre deux groupes. La terre confère identité et mémoire et l'identité villageoise est aussi structurée par le lien interreligieux dont la production s'effectue principalement par la participation à certaines fêtes religieuses, dans lesquelles s'inscrit le partage du pain et du sel, métaphore du quotidien ordinaire qui lie les villageois, mais aussi lien métaphorique d'une certaine parenté sociale.
- 8 La violence intercommunautaire de la guerre, avec ses destructions, ses déplacements de populations, ses morts a occulté cette mémoire commune et le « partage du pain et du sel » n'a pas servi de protection ou d'effet préventif. Elle dénonce la forme institutionnelle d'oubli qu'est l'amnistie générale, décrétée par le gouvernement libanais en 1991, dans un but de réconciliation pour retrouver une vie commune au village. La pacification n'apporte pas la paix et reconstituer « le pain et le sel » ne pourra se faire que par l'avènement d'une mémoire travaillée par la parole et le récit et par le travail des historiens.
- 9 Hocine Benkheira (EPHE) a étudié les collections de traditions islamiques des IX^e et X^e siècles. Dans le Coran, l'hospitalité au sens de l'offrande alimentaire est tout aussi importante que la prière ; elle concerne autant le nécessiteux que le voyageur qui sont souvent confondus. C'est une obligation sociale et religieuse ; Au don, inhérent à l'état d'humanité (pour être un homme, on doit donner), s'ajoute l'espoir du salut (celui qui ne donne pas ne peut espérer le salut). Cependant, un musulman ne doit pas être une charge pour un autre musulman ; l'hôte ne doit pas faire de dépenses supplémentaires tout en étant généreux et l'hospitalité ne doit pas excéder deux ou trois jours pour ne pas mettre l'hôte dans l'embarras. Par ailleurs, un musulman doit répondre favorablement à l'invitation à manger d'un autre musulman, forme de lien social qu'il convient avant tout de préserver et de consolider. En fait, l'offrande au profit d'autrui est comme une offrande à dieu, à l'origine de toute chose et qui permet d'obtenir le pardon de Dieu.

Convivialité, partage, fêtes et commémorations

- 10 La fête de Pourim, dans la religion juive, commémore les événements relatés dans le livre d'Esther, dans lequel les juifs sont sauvés de l'extermination par cette jeune

femme courageuse. Dans les communautés juives traditionnelles, Pourim est marquée par l'obligation d'assister à la lecture du livre d'Esther à laquelle est associé un festin et des échanges de nourriture entre proches. Dans ces échanges de gâteaux, on rivalise en qualité, en quantité et en variété. L'obligation de rendre est impérative et l'on rend plus ; « donner, c'est manifester sa supériorité, être plus, plus haut » écrit Marcel Mauss à propos des « sociétés à potlatch ». Pourim est la fête du désordre (consommation de vin en abondance, bruits des pétards et des crécelles), fête des pratiques transgressives instituées (inversions entre le bien et le mal, entre le masculin et le féminin), fête-mascarade (déguisement, maquillage), fête des retournements de situation où les sorts sont écartés et les projets destructeurs déjoués. Mais c'est aussi la fête de l'équilibre social, l'économie de l'échange-don de nourritures assurant les échanges de bon voisinage et la reproduction du lien communautaire.

- 11 Nicoletta Diasio (université Marc Bloch- Strasbourg) a étudié les rapports entre l'enfant, le sucre, les morts dans la tradition catholique du Sud de l'Italie (Mezogiorno). L'enfant, dans la religion catholique est en position liminale (imperfection morale, infinitude physique). Il occupe une place importante dans les rites qui marquent des transitions. Le cycle festif qui s'étend de la Toussaint à La fête des rois la befana, est marquée par la pratique d'offrandes aux enfants de figurines sucrées (personnages de l'imaginaire populaire, « os des morts », objets usuels en miniature). Ce sont les morts de la famille qui apportent les figurines appelées « les choses des morts ». Dans un système dévotionnel à deux pôles, qui a comme objets de culte d'une part les morts (les âmes du purgatoire en particulier) et d'autre part les enfants, l'offrande d'aliments sucrés est donc un gage de transmission intergénérationnelle et un régulateur de relations entre les vivants et les morts. Les morts viennent offrir aux enfants le pouvoir de vie. Trois éléments d'analyse retiennent l'attention : la « patrophagie symbolique » (les enfants mangent les morts, les incorporent), la fragilité du monde mise en scène par ces figurines qui fondent dans la bouche tout en permettant la représentation, enfin la créativité et le jeu de simulacre.
- 12 L'étude de Claire de Galembert (CNRS) porte sur « le repas de la grande mosquée », rituel de commensalité politico-religieuse à Mantes-la-jolie au travers duquel elle propose une analyse macro-sociologique de la gestion publique de l'Islam en France. Il se développe aujourd'hui des usages concrets de retrouvailles entre acteurs publics et musulmans autour de nourritures terrestres qui appellent réflexion. La mosquée de Mantes-la-jolie peut, selon elle, servir de baromètre des rapports entre les acteurs publics et la scène islamique, dans une ville. Il en va plus de la symbolisation de l'intégration de la mosquée dans le système de pouvoir local que de la rencontre des autorités avec la population musulmane. Ces repas se déroulent à huis clos, à la mosquée et rassemblent les figures dominantes de la sphère politico-administrative (le maire et le sous préfet), les forces de l'ordre (gendarmerie, police) et certains notables locaux (le curé notamment), la population musulmane étant réduite à sa portion congrue. Les rapports entre la partie musulmane et les acteurs publics s'organisent plus sur le mode de l'évitement que celui du brassage : on se donne à voir en partageant un repas, créant l'illusion d'une convivialité. La division des rôles est marquée, les invitants se consacrant au service des hôtes. C'est le président de la mosquée qui reçoit, l'interaction entre celui-ci et le maire sert de clef de voûte à la rencontre. L'analyse montre les rapports d'obligations réciproques instaurés : rapports d'investiture (les autorités locales viennent reconnaître le pouvoir du représentant de la mosquée) ;

rapport d'allégeance (l'ordre de déférence est recomposé, traduisant un rapport de domination intériorisé, mais aussi marque de grandeur de la part du dominé qui sert des mets raffinés) ; rapport d'interdépendance stratégique (« le prince » reçoit dans le fief du dominé...). Ainsi la mosquée est envisagée comme un relais entre la ville et les populations du quartier du Val Fourré, largement identifiées l'islam, à tort ou à raison.

13 Gestion publique et juridique des spécificités religieuses

14 Anne-Marie Brisebarre (CNRS) s'interroge sur la façon dont la restauration collective, prend en compte les demandes alimentaires à caractère religieux, à travers une recherche en cours sur l'alimentation halâl. Si se nourrir est un acte privé, accompli au sein de la famille, de plus en plus de repas sont pris en dehors de la sphère domestique dans la société urbaine, notamment dans le cadre collectif d'une cantine (école, entreprise, hôpitaux, ...). L'islam ne donne aucune prescription sur l'acte de se nourrir, mais des interdits concernant l'alimentation carnée (porc et sang, viande provenant d'animaux abattus rituellement (halâl : animal égorgé et béni). Elle insiste sur différents points :

- La variabilité des pratiques dans les cantines : si beaucoup d'écoles ont fait des efforts pour ne pas servir de porc à la cantine, certaines vont plus loin ; ainsi, dans un collège où 70% de la population est musulmane, le proviseur a choisi de donner à tous de la viande halâl.
- La méconnaissance de beaucoup de parents qui ne savent pas qu'actuellement, dans les procédés de mise à mort usuels dans les abattoirs, les animaux sont saignés ; le fait de leur expliquer qu'il n'y a plus de sang dans la viande est suffisant pour certains.
- La crispation identitaire sur la nourriture de certains jeunes musulmans (qui ne concerne pas seulement la viande), en décalage avec le vécu de leurs parents au Maghreb.

15 Wolfgang Wieshaider (Université de Vienne) fait une comparaison sur les législations européennes concernant l'abattage rituel que l'on trouve dans l'islam et le judaïsme et montre le poids de l'histoire sur cette question. La plupart des pays européens réglementent l'abattage rituel. Leur législation prévoit un certain nombre d'exceptions pour raisons religieuses à l'abattage industriel ; un tel cadre législatif correspond à la fois aux exigences du droit fondamental de la liberté religieuse au niveau européen et au droit secondaire européen qui recherche une harmonisation juridique entre les Etats membres de l'Union Européenne. « La viande est une question politique ». À certaines occasions, on peut voir des partisans de la protection animale faire cause commune avec des xénophobes et il n'est pas toujours facile de faire la distinction entre des deux groupes.